

DERNIERE MINUTE - DERNIERE MINUTE - DERNIERE

## LÉO FERRÉ SUCCÈDE A PUCCINI

**A**VEC une faute d'orthographe à son affiche (Favari est écrit sans le sans doute pour rimer avec sonar), Léo Ferré a fait ses débuts à l'Opéra-Comique. Pas sur la scène, mais sur le podium qui recouvre la fosse d'orchestre depuis qu'on n'y joue plus *Manon* ou *La Bohème*.

La trame linéaire encadrée par deux touffes de « barbe à papa », le sourcil nerveux, la tenue noire assortie à son piano, la taille reléguée à la coulisse par le fil d'un micro-cravate tenu en laisse comme ses terres neuves, Ferré commence son « one man show » par *Le Chanson du mal-aimé*, Apollinaire, quarante-cinq minutes montre en main. Dialogue à voix basse, au niveau du balcon, entre une jeune fille et sa compagne :

— Tu comprends quelque chose ?

— Non.

— Et puis on voit mal.

— Ça n'a pas d'importance, il fait des gestes d'anormal.

Les fanatiques (ils sont nombreux bien que la Salle Favari ne soit guère plus remplie qu'au temps du *ber caino*) sont tantôt pâles d'admiration, tantôt secoués par leurs propres applaudissements. L'auteur de *Madame La Mère* est rassuré : pas la moindre tomate à l'horizon, comme celles qui l'accusaient dernièrement à la sortie du théâtre à Nice. Les primaires sont plus chères à Paris.

Après avoir distillé quelques chansons, Ferré change ses lunettes et dit : — parce qu'il ne

la connaît pas par cœur — sa profession de loi. Avec un malin plaisir, il hache « Saur Dieu ni maître... ». Quelques grondements réveillent de temps à autre le public et, comme l'élection de l'artiste n'est pas toujours parfaite, il fait bien tendre l'oreille.

Curieuse transition entre l'opéra-comique et l'opéra-studio.

François de Santorre